La Place de la Concorde, un des plus jolis points de Paris.

LA "TEXAS AND NEW ORLEANS OIL CO,"
BEAUMONT, TEXAS.

CAPITAL $1,000,000 - - - - - - - ACTIONS A $1

Payées entièrement et non imposables.

Cette Compagnie est propriétaire des fameux

PUITS KISER ET KELLY,

récemment achetés par des personnes bien connues de la Nouvelle-Orléans et du Texas pour le compte de la Compagnie, ainsi que 30 acres de terrain dans un rayon de 4000 pieds des "Jets" Lucas et Guffy.

Un puits est creusé sur la propriété par MM. Kiser et Kelly, les experts bien connus. Ils ont atteint une profondeur de 800 pieds et, dans leur opinion, ils obtiendront très prochainement un jet d'huile.

$200,000 seulement du stock sont offerts au pair, et la partie invendue dudit stock sera probablement retirée du marché dès que l'huile jaillira. C'est, conséquemment, une occasion extraordinaire qui s'offrent aux gens qui prennent promptement une décision.

FAIRCHILD & HOBSON, Agents pour la vente.
CORA BUILDING, La Nouvelle-Orléans.

24 avril—1 sem

ROSE-ROSE.

Voyant que la chance lui était décidément contraire, le commandant de Fréjane se leva de la table de trente-et-quarante, et, se tournant vers moi :

— Allons prendre l'air, voulez-vous ?

Nous traversâmes la grande salle des jeux et nous nous assîmes sur la terrasse. Il alluma un cigare et nous restâmes ainsi côte à côte, silencieux devant la mer grandiose.

Pendant mon court séjour à Monte-Carlo, ç'avait été une bonne fortune pour moi d'y rencontrer le commandant. A Paris, je le voyais rarement. Malgré son beau nom, son passé glorieux, sa fortune, il aimait peu le monde et menait une vie de célibataire quasi retraité dans son hôtel de la rue Saint-Dominique. Cinquante-cinq ans environ, très grand, d'allures correctes, le front dénudé, l'oeil rêveur, d'un blond pâle où s'allumaient parfois de jolis éclairs de gaieté presque juvénile, le nez énergiquement aquilin, habillé d'une façon personnelle, élégante et discrète tout ensemble, il réalisait le type aristocratique et bon enfant de l'officier de notre marine française. Sa démission, donnée prématurément, l'avait seule empêché d'atteindre les plus hauts grades. Très joueur, il venait, chaque hiver, passer quelques semaines à Monte-Carlo.

Et comme nous étions là depuis un moment, lui fumant, moi rêvant:

— Vous ne la regrettez pas trop ? lui demandai-je en montrant la mer d'un lapis sombre où le soleil, déjà bas, mettait comme un sillon d'or fondu.

—Quelquefois, rarement, répondit-il. Oh ! je l'ai beaucoup aimée, jadis : je l'ai adorée. Quand j'étais jeune, l'idée de vivre loin d'elle m'eût semblé inacceptable, folle. Mais avec l'âge tout s'atténue, tout s'éteint, tout passe.....

A ce moment une bouquetière s'avança vers nous et nous offrit des roses, de ces suaves roses du Midi qui, depuis Cannes jusqu'à Menton, sont le sourire des côtes méditerranéennes.

Le commandant en choisit une, toute rose, avec, au coeur, une teinte plus foncée.

Il la regarda, la respira longuement. Puis, rompant le silence qui recommençait de peser sur nous :

—J'ai tort de dire que tout passe .... Il y a des choses qui ne passent pas, des souvenirs qui ne s'envolent jamais.

Sa voix était changée. Elle s'était faite grave, plus basse, comme venant de loin, de très loin dans le passé.

Par discrétion je n'osais le pousser à des confidences que notre ébauche d'intimité n'eut point justifiées. Mais, de lui-même, murmurant encore la même phrase :

—Oui, il y a des souvenirs qui ne s'effacent jamais et qui décident de toute une vie. Tel que vous me voyez, mon cher, j'étais fait pour être un excellent mari, un père de famille modèle, et je suis et serai toujours garçon ! Et pourquoi ? Tenez, à cause d'une rose, d'une rose rose, pareille à celle-ci.... Une singulière histoire, mais qui ne vous intéresserait pas....

Je protestai, comme on peut croire.

— Eh bien ! soit, rapidement, le temps de finir mon cigare.

En 1871, pendant la Commune, je commandais un bataillon de fusiliers marins, de rude gars, comme on sait, mauvaises têtes souvent, mais d'un courage, d'une resistance!

Après l'entrée des troupes dans Paris, pendant ces épouvantables journées dont les générations "montantes," comme vous dites, ne peuvent concevoir qu'une faible idée, nous nous trouvions, un matin, rue de Lille, devant une barricade. Pendant que d'autres troupes cherchaient à la tourner en cheminant à travers les maisons, j'avais reçu l'ordre d'attaquer de face.

Mes hommes s'avançaient en file indienne sur les trottoirs, le long des murs, se garant de la fusillade, très nourrie. Avec mes officiers, je marchais au milieu de la chaussée. De beaux points de mire, vous pensez. Mais il faut bien donner l'exemple, n'est-ce pas ? Seulement les défenseurs de la barricade tiraient bien, trop bien même, car en quelques minutes deux de mes camarades furent démolis, et pas mal de mathurins avec.

Au pas moins rapide de mes fusiliers, à leur obstination à ne pas quitter les coins de porte d'où ils tiraillaient sur la barricade, je compris qu'un flottement se produisait. Dans ces sacrées guerres de rues, il faut s'attendre à tout, même des plus courageux. Je ne les sentais plus dans ma main ; si l'on ne brusquait les choses, une panique allait se produire à coup sûr.

Je levai mon sabre, et, de toutes mes forces:

— En avant, mes enfants ! à la baionnette !

J'avais deviné juste. Mes mathurins, — les mêmes qui, pendant la retraite du Mans, était restés deux heures, sous le feu convergent de trois batteries prussiennes, et sans pouvoir répondre d'un coup de fusil, —ces mêmes braves avaient peur. Ils restaient collés aux murailles, n'osaient s'avancer dans la zone dangereuse, balayée par une grêle de balles.

N'être pas obéi, et sous le nez de ces gens-là ! Leur laisser croire que mes bons gars de fusiliers avaient la frousse devant leurs képis galonnés et leurs barbes en broussaille ! Positivement, j'enrageais !

Une seconde fois, je levai mon sabre, et dans un cri d'énergie désespérée :

— En avant donc, morbleu, en avant !

Cinq ou six hommes seulement m'obéirent, de ceux qui étaient tout près, sous l'action directe de mon commandement. Ils vinrent se grouper à mes côtés. Mais le reste ne bougea pas.

Soudain, à ma droite, la porte d'une maison s'ouvrit et j'en vis sortir une grande jeune fille très mince, très longue, très calme, tête nue, toute vêtue de noir.

Une invraisemblable chevelure blonde, d'un blond presque roux, rayonnante, fulgurante, éclaboussée de soleil, mettait une note de beauté féminine intense en ce tableau tragique et rude.

Souriante, sans avoir l'air de soupçonner le danger, elle vint à moi d'un pas léger, glissant presque, et me tendant une rose qu'elle tenait à la main, toute droite comme une fleur de légende, une rose unique mais énorme, d'un épanouissement superbe, elle me dit ces simples mots :

—Tenez, monsieur !

Je la regardais, nous la regardions tous, figés sur place.

Soudain une voix s'éleva, celle d'un vieux quartier-maître, qui n'en menait pas plus large que les autres :

—Bravo, l'enfant !

Dix, vingt, trente cris éclatèrent en même temps.

—Oui, bravo ! bravo !

Il fallait profiter du moment, ou sinon.... Je pris la rose en m'inclinant, et l'élevant au-dessus de ma tête, comme un signe de ralliement et de victoire :

—Cette fois, on ira, hein, les gars?

On y alla, et bien, je vous en réponds !

Pas un homme en arrière. La barricade fut enlevée en quelques minutes sous un feu d'enfer. J'avais retrouvé mes mathurins.

L'affaire finie, je montai sur les débris fumants. Miraculeusement protégée, la rose était toujours à ma main, à peine effeuillée. Dans la rue, silencieuse à présent et jonchée de cadavres, je regardais si la suave apparition était encore là. Elle avait disparu.

J'allais descendre de la barricade et, dans la maison d'où elle était sortie, m'informer de son nom, savoir quelque chose d'elle enfin, quand un officier d'état-major arriva au galop et me remit un ordre : marche immédiate en avant vers l'Hôtel de Ville, par les quais. Il fallait obéir. Je jetai un regard sur la rue déserte, passai la rose à la boutonnière de ma tunique, rassemblai mes hommes et partis.

Sitôt que je le pus, c'est-à-dire seulement une douzaine de jours après, je revenais rue de Lille. La maison d'où j'avais vu sortir la jeune fille était une maison meublée. Je m'informai : "Une jeune fille blonde, très grande, etc.... " On ne put me donner aucun renseignement précis. Pour comble de malchance, le patron, impliqué dans les affaires de la Commune, était en fuite. Le personnel venait d'être récemment renouvelé. Une seule vieille servante restait, que j'interrogeai.

Elle me dit qu'en effet une jeune personne était venue loger dans la maison pendant quelques jours avec sa mère, mais qu'elle était partie maintenant. Quant à son nom, cette femme ne n'en souvenait pas. J'eus beau la presser de questions, ignorance ou crainte, elle ne voulut rien dire.

—Bah ! pensai-je, la terre est petite. Je la retrouverai toujours ! Et puis, quand bien même je ne la retrouverais pas, je l'aurai vite oubliée !

En cette seconde hypothèse, je me trompais. Etait-ce la hardiesse de l'acte accompli ? l'impression artistique de cette forme pure sur mon âme violemment secouée ? la reconnaissance que je lui devais, que nous lui devions, mes hommes et moi, de n'avoir pas été lâches grâce à elle ? Difficile à analyser, tout cela. Le certain, c'est que l'image de l'héroïque jeune fille s'était profondément gravée en moi et s'y gravait encore davantage.

D'où venait-elle ? ... Comment se trouvait-elle à Paris, malgré les horreurs de la guerre civile ? Malgré les dangers qu'elle y courait ? A la pureté de son accent, à la grâce suprême avec laquelle elle m'avait dit ces simples mots : "Tenez, monsieur !" j'avais bien compris qu'elle était Française et de race distinguée. Mais que cela était peu de chose ! Comment, où la chercher sur des indications aussi vagues ?

L'horrible guerre civile enfin terminée, j'avais repris mon service en mer. Un voyage en Cochinchine, où j'allais pour la première fois, m'intéressa vivement, mit de l'air dans mes pensées. Je n'avais certes pas oublié "Rose-Rose :" c'est ainsi que je me plaisais à appeler la jeune fille, personnifiant en elle la fleur qu'elle tenait à la main : elle me semblait pourtant ne plus exister en mon cerveau qu'à l'état d'un souvenir charmant, mais destiné à s'effacer peu à peu, comme toutes choses.

C'est au retour de ce voyage qu'une de mes tantes voulut me marier. Rien de plus naturel, n'est-il pas vrai ? Et cependant, la première fois qu'elle s'ouvrit à moi de ses projets, je me fâchai vertement. Il me semblait qu'il n'y avait pour moi qu'une jeune fille au monde, une seule avec laquelle j'eusse la certitude d'être heureux, une seule qui fût digne de mon affection absolue.... Et c'était Rose-Rose, que je voyais toujours dans mes pensées, longue, mince, frêle, souriante, véritable vierge de vitrail, sa fleur épanouie aux doigts.

Entre nous, mon cher, quand je pense à ça, maintenant, je me trouve grotesque. Aimer—quel autre terme employer pour définir ce sentiment violent et exclusif ?—aimer une femme, une forme plutôt, entrevue une seconde, vainement cherchée, et que je ne retrouverais sans doute jamais ! Mais, que voulez-vous ? j'étais jeune : j'ai toujours été pas mal romanesque, et puis, nous autres marins, nous avons de ces cocasseries-là. La solitude en mer, l'éloignement, la vie rêveuse et contemplative, tout ça nous fait des cerveaux à part. Toujours est-il que, mentalement, je me considérais comme fiancé à Rose-Rose.

Le commandant ralluma son cigare éteint et se mit à regarder la mer, les yeux vagues.

— Et vous ne l'avez jamais revue ?

—Si, murmura-t-il.

Et, comme mon silence l'interrogeait, il se reprit à parler, la tête droite, immobile, comme s'il faisait un rêve douloureux....

—Oui, revue.... et tout bêtement, à deux pas d'ici, à Beaulieu, à la Réserve de Beaulieu....

J'y étais venu déjeuner un matin, fatigué de la mondanité de Monte-Carlo. Vous connaissez cette Réserve de Beaulieu....la longue serre vitrée, la terrasse sur la mer.... Je m'étais assis à une table à l'écart, près de l'entrée. Oh ! tout cela est si net en mon esprit !.... Après avoir commandé mon déjeuner, je relevais les yeux, quand, dans l'angle opposé, près de la cheminée, où brûlait un feu ardent,—car il faisait froid, — j'aperçus d'abord le dos d'une dame à cheveux blancs, puis en face d'elle....

Sans doute les années avaient fait leur œuvre. La taille mince s'était développée, la flamboyante chevelure s'était argentée, l'éclat des yeux et du teint s'était atténué, mais c'était Rose-Rose que je voyais là, devant moi !

Mon cœur battait à se rompre ; mille pensées tournoyaient dans mon cerveau. Que faire ? Quel parti prendre ? Ne rien dire ? Si elle n'était que de passage à Beaulieu, c'était risquer de ne la revoir jamais. Parler ? Me présenter à elle? C'était bien hardi, bien indiscret. Et si je m'étais trompé ? si ce n'était pas Rose-Rose ? Oh ! non ! C'était elle, ce ne pouvait être qu'elle ! Et puis ne valait-il pas mieux mille fois passer pour un original, un malappris que de laisser s'envoler cette occasion unique et depuis si longtemps cherchée ?

Je n'y tins plus ; et, dans un coup d'audace, oubliant toute convenance mondaine, je pris mon portefeuille, en tirai une carte y inscrivis d'une main tremblante : "Mai 1871, rue de Lille."

Puis, appelant un maître d'hôtel :

—Portez à cette dame, fis-je en la désignant.

J'ai donné souvent des ordres, et dans de rudes moments ; jamais je ne sais quoi de las et d'agité à la fois dans toute sa personne n'eussent déja suffi à m'en tristement convaincre.

En dépit d'une intimité qui chaque jour augmentait, je n'avais jamais osé ni demander à Rose-Rose le moindre détail de sa vie, ni lui dire la place si grande qu'elle avait occupée dans la mienne. Un jour pourtant — nous étions assis tous deux seuls, sur la terrasse de la réserve — je la vis plus triste, plus languissante encore que de coutume. Vaguement, l'œil distrait, elle regardait l'horizon d'un bleu uni que des mouettes, en tournoyant, rayaient de leur vol regulier. Un soleil moelleux nous enveloppait, dont chaque rayon semblait une caresse. Pas un souffle d'air. Un temps de cristal, comme ils disent.

Parmi le calme des choses, un soupir de lassitude douloureuse sortit de ses lèvres.

—Etes-vous plus mal ? lui demandai-je.

— Non ! je ne souffre pas davantage aujourd'hui.. Et puis, les souffraces physiques sont si peu de chose !

—Vous avez donc beaucoup souffert.. autrement ?

— Beaucoup.. La pire des souffrances peut-être.. Etre liée toute sa vie à quelqu'un que l'on méprise et qui mérite d'être méprisé !.....

—Pourquoi ne l'avoir pas rompu, ce lien qui vous pesait tant ?

—A cause de ma fille...

Une fille, vous ?

—Oui, que j'ai perdue..... dans sa vingtième année...., Je lui avais tout sacrifié. Pour elle, pour son avenir, j'avais voulu éviter le scandale, et aux yeux du monde rien n'avait été changé !..... Sacrifice inutile, vous le voyez..... mais que je ne regrette pas..... c'était mon devoir.....

Et elle répéta tout bas, en elle-même, d'une voix basse mais ferme :

—Non ! je ne le regrette pas !...

Un besoin de savoir m'étreignait, et balbutiant presque :

—Après..... après une perte si douloureuse, l'avez-vous réclamée, cette liberté généreusement différée ?.....

— A quoi bon ? Je ne tenais plus à rien..,... Puis, le temps avait passé, qui rend plus indulgent, plus indifférent peut-être. D'ailleurs, la mort aveugle, frappant les bons comme les mauvais, n'a pas tardé à me donner, cette liberté..... mais je n'avais plus l'énergie de la désirer alors.... Oui.... voilà bientôt cinq ans que je suis veuve .....

Un cri s'échappa de mes lèvres, involontaire :

—Oh ! mon Dieu !

Les joues pâles de Rose-Rose se colorèrent. Elle eut un mouvement du corps en avant, puis la tête tendue, la respiration courte, elle m'interrogea d'un regard profond.

Je parlai alors. Comment ? Je n'en sais rien. Il me semblait qu'un autre pensait, parlait à ma place ..... Je lui dis tout : l'impression profonde laissée par la scène de la rue de Lille, les recherches vaines pour retrouver la jeune fille entrevue, le souvenir fidèlement gardé depuis plus de vingt-cinq ans, mon aversion inconsciente peut-être, mais toujours persistante pour toute idée de mariage, mon émotion en la retrouvant à Beaulieu.... le roman de ma vie, enfin.

Je parlais toujours, les yeux baissés, fixés, sans rien voir, sur la pointe de ses souliers fins, dépassant un peu la robe foncée. Elle ne m'interrompit pas une fois. Peu à peu, l'attitude interrogative avait fléchi ; lentement, Rose-Rose s'était appuyée au dossier du fauteuil de paille et m'écoutait, immobile, le regard tourné vers l'horizon.

Quand j'eus fini, un long silence plana. Il me fallut tout à coup prendre mon courage pour la regarder en face... Que vis-je alors ?.... Elle pleurait.....

Sans réfléchir, je pris pris sa main trop blanche, aux veines bleues trop apparentes, qu'elles laissait pendre le long du fauteuil, et lentement, respectueusement, je la portai à mes lèvres.

Et voici ce qu'elle me dit alors, mon cher ami, ce que j'entendis avec un frémissement de tout moi-même, avec une émotion faite à la fois de joie et de désespoir :

—Moi non plus, je n'avais pas oublié.

J'ai attendu deux ans avant de me décider à me marier.... et bien souvent, depuis lors, j'ai pensé.... mais que voulez-vous ? Il en devait être ainsi, sans doute..... Et puis aurions-nous été heureux ? Qui peut répondre du bonheur humain ?.... Aujourd'hui tout est fini !.....

Je voulus protester. Elle m'arrêta d'un geste. Nous nous regardâmes l'un l'autre : nous vîmes nos tempes blanchies, les rides de nos fronts, la trace ineffaçable des années.... Et, en notre mémoire, se dressa la double image du brillant officier de jadis et de l'élégante et svelte jeune fille auréolée d'or, tenant à la main la rose tremblante..

Oui ! elle avait raison. Trop tard ! il était trop tard..... Et ce fut en amis, en vrais amis pour toujours, que nous nous serrâmes la main.

Finissons cette histoire. En peu de temps, le mal de Rose-Rose avait fait de rapides progrès. Une toux persistante déchirait sa poitrine. Elle dut renoncer à ses sorties quotidiennes. Le dénouement approchait. Dieu permit qu'il fut doux. Elle s'éteignit un matin, au petit jour. Elle avait demandé qu'on traînât son lit près de la fenêtre pour voir la mer jusqu'à la fin.

Je ne prévoyais pas la promptitude de l'événement. Je l'avais laissée la veille au soir pour retourner à Monte-Carlo, comme j'avais coutume de faire. J'appris la nouvelle en arrivant le lendemain. Je demandai à sa mère la permission de venir prier au chevet de la morte. La pauvre femme me l'accorda en me disant ces quelques mots, à travers ses larmes :

—Ah ! si c'avait été vous !

Rose-Rose lui avait tout conté.

Oh ! cette prière aux pieds de celle que j'avais aimée si longtemps sans presque la connaître, que j'avais tant désirée revoir, et que j'avais si peu revue ! Oh ! le temps que je suis resté, là, abîmé dans mes réflexions douloureuses, revirant tout le passé, pleurant sur cette ironique fatalité des événements qui avait mis un instant en présence deux êtres, pour les éloigner ensuite et ne les rapprocher que lorsqu'il était trop tard !

Le surlendemain, le train emportait vers la Bretagne le triste cercueil. J'y avais fait jeter des roses par brassées. N'était-il pas le symbole de notre pauvre amour, épanoui un moment et efeuillé tout de suite ?.....

Le commandant respira longuement la fleur ; puis, se levant d'un coup :

—Rentrons, voulez-vous ? Il commence à faire un peu frais sur cette terrasse.

Rapprochement de l'Autriche et du Mexique.

Presse Associée—

Washington, 27 avril—Un rapprochement complet a eu lieu entre les gouvernements d'Autriche et du Mexique, et il en résulte que chaque pays enverra un ministre à l'autre. Ceci met fin à un refroidissement qui datait de l'époque où le jeune Maximilien d'Autriche a essayé de s'implanter au Mexique et y a perdu la vie. Depuis lors l'Autriche et le Mexique avaient suspendu toutes relations commerciales et politiques.

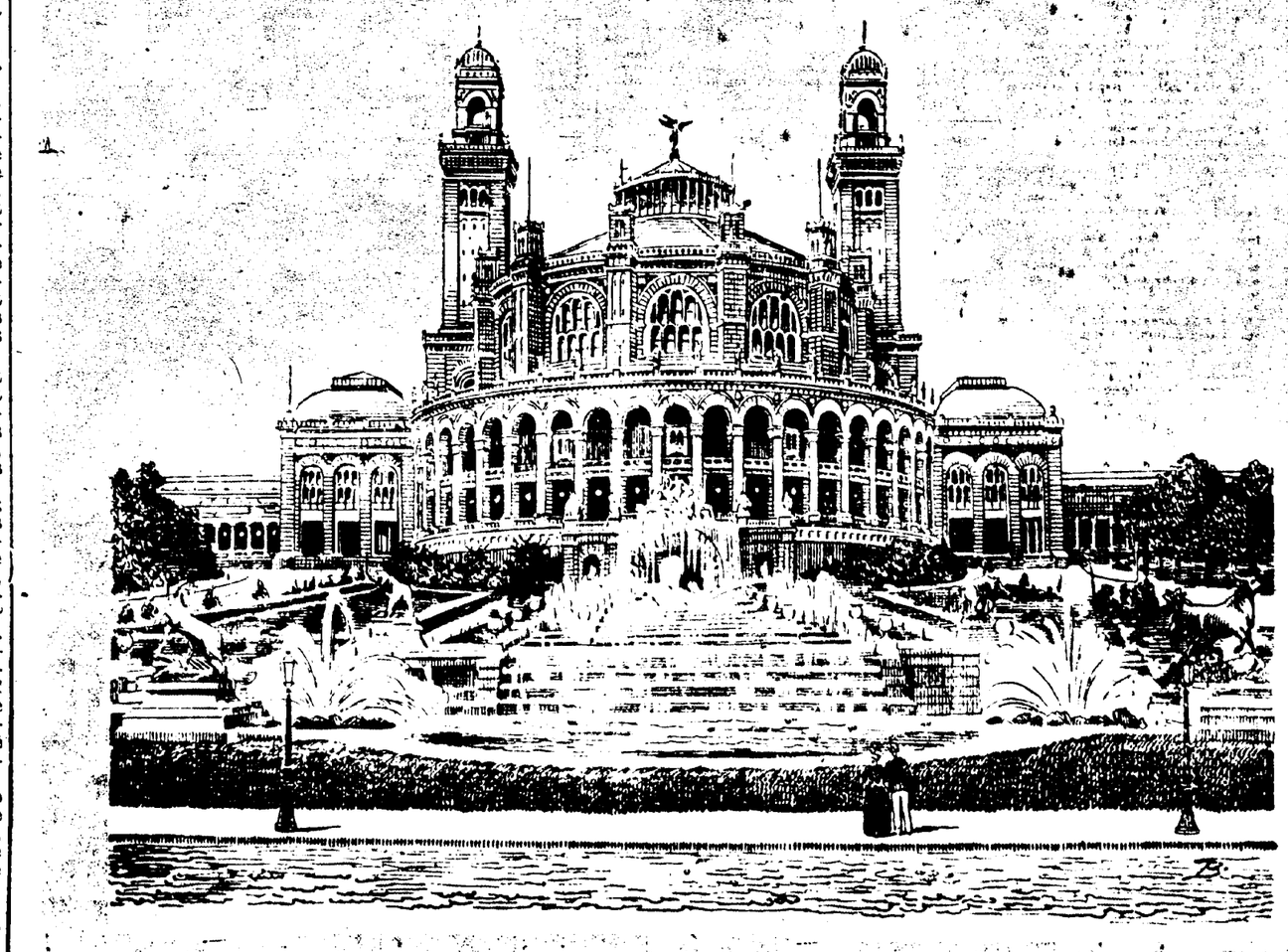
Récemment, cependant, des avances amicales ont été faites, une entente très satisfaisante a eu lieu et les vieilles relations d'amitié ont été reprises.

Un bill a été passé devant le congrès mexicain indiquant un rapprochement et fixant à $15,000 par an les appointements d'un ministre en Autriche. L'Autriche agira de même et enverra un ministre à Mexico et ainsi sera terminée cette longue brouille historique.

La succession d'un directeur de théâtre.

Presse Associée—

Londres, 27 avril—Le testament de M. R. D'Oylie Carte, le directeur de théâtre mort le 3 avil, a été enregistré aujourd'hui. La succession s'élève à 240,817 livres-sterling. Mille livres sont léguées à Rosina Brandam.



Le Palais du Trocadero que les étrangers admirent tant à Paris.